

déjà la monarchie de notre langue a subi plus d'une éclipse !

Tout se tient dans l'Histoire d'un peuple. La langue et les mœurs se ressemblent, disait Sénèque ; et toute dégradation individuelle ou nationale est sur le champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnée dans le langage ! Le langage est le miroir le plus fidèle de la conscience des peuples, a dit un autre philosophe.

On ose tout dire à ceux qui peuvent tout entendre : « Nous ressemblons à ces insectes impurs qui ne sauraient vivre que dans la fange. Nous dédaignons tout ce qui instruisait, charmait nos ancêtres. Un livre est toujours assez bon pourvu qu'il soit mauvais ».

« Il y a des fortunes de livres qui sont de véritables malédictions ».

(A suivre.)

XX.

L'Adoration des Mages

et les questions qu'elle soulève.

Un jour, Balac, roi des Moabites, effrayé par la marche envahissante d'Israël, et convaincu de l'insuffisance de ses armes pour arrêter un peuple que Dieu même semblait pousser en avant, résolut d'opposer Divinité à Divinité.

A force d'instances, il détermina Balaam, magicien illustre des rives de l'Euphrate, à venir déployer contre Jéhovah toute la force de ses incantations ¹.

Monté sur *les hauts lieux* où se pratiquait le culte de Moloch, entouré des victimes humaines offertes à cette exécrable idole, Balaam fixa longuement ses regards sur l'armée d'Israël qui se déroulait au loin devant lui. Puis, se recueillant profondément, et ramassant comme en un faisceau tous ses pouvoirs magiques afin d'en écraser son ennemi... trois fois il ouvrit la bouche pour le maudire ; mais

¹ Nombres, xxii, 2-21.

trois fois, il n'en sortit que des louanges et des bénédictions. « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que tes tentes sont belles, ô Israël !... Israël est comme le lion, et comme la lionne. Qui osera le réveiller ? » ¹.

Balaam comprit qu'un esprit nouveau, l'Esprit de Jéhovah, l'avait saisi, et qu'en vain il tenterait de se soustraire à son étreinte. Alors, Dieu dilatant davantage son regard et le plaçant pour ainsi dire en face du Christ qui devait venir, il s'écria : « Je le verrai, mais non pas de si tôt ; je le considérerai, mais non pas de si près. UNE ÉTOILE SORTIRA DE JACOB ; une verge surgira d'Israël ; elle frappera les enfants de Moab, et ruinera tous les enfants de Seth ».

C'est cette *Etoile vivante*, cette *Etoile-Dieu*, que, près de quinze siècles plus tard, les *Mages* allèrent adorer, en ce grand jour dont l'Eglise célèbre le souvenir dans sa solennité de L'ÉPIPHANIE.

Ce mystère, un des plus importants de la religion, a un côté parfaitement lumineux pour tous, si l'on se borne à y voir les faits explicitement affirmés à son sujet par l'Évangile. Mais il présente aussi plus d'une obscurité et il donne lieu à maintes questions, qu'il n'est peut-être pas bien facile de résoudre. Nous voudrions ici aborder les principales, persuadé que le lecteur en retirera quelque profit.

I

Et d'abord, quels étaient *le nom et le nombre* des Mages ? Et quelle sorte de personnages faut-il voir en eux ? Des adorateurs du vrai Dieu ou des idolâtres ? Des riches ? des princes ? ou de vrais rois ?

« Vous croyez peut-être, dit sur cela Bossuet, que je vais résoudre ces doutes et contenter là-dessus vos désirs curieux ? vous vous trompez... L'Eglise ne parle point de ces choses ; et *que nous importe de les savoir ?* » ²

Sans doute l'Eglise n'en dit rien, mais quel mal y a-t-il à essayer de nous en instruire ? La curiosité en ces matières n'est-elle pas une marque d'amour et de respect ? Et si Bossuet ne voulait point s'en occuper, dans son livre des *Élévations*, parce que là « il n'avait pas pris la plume à la main pour nous apprendre *les pensées des hommes* », pourquoi, nous plaçant à un point de vue différent du sien, ne chercherions-nous pas à connaître ce que *ces pensées humaines* peuvent contenir de vérité ? Abandonnant donc à *l'Aigle de Meaux* les su-

¹ *Nombres*, xxiii, 40-41 ; xxiv, 15.

² *Élévations sur les mystères*, édit. Lachat, vii, 282, 285.

blimes hauteurs où il déployait son vol, et nous contentant, pour notre part, du modeste terre-à-terre de la critique et de l'histoire, tâchons de répondre aux questions proposées.

*
**

Et, *premièrement*, quel était le nom des Mages ?

On les nomme communément *Gaspard*, *Melchior* et *Balthasar* ; ces appellations sont-elles certaines, c'est-à-dire ont-elles leur justification dans les témoignages de l'antiquité ?

Oui, répond l'auteur des *Petits Bollandistes*, M. Paul Guérin. « C'est une chose que l'on a toujours crue ¹ ».

Non, réplique Dom Calmet ; « ces noms sont nouveaux » ; toute l'antiquité les ignorait ; *c'est au douzième siècle seulement qu'on les voit apparaître*. Ils sont aussi fantaisistes que ceux de *Ator*, *Sapor* et *Parratoras*, imaginés aussi dans cette époque. On lit même, dans d'autres auteurs aussi dénués d'autorité, que les Mages s'appelaient *Malgalat*, *Galgalat*, *Sarracin*, ou encore *Appellius*, *Damarus*, *Damascus*. « Tout autant d'appellations, dit le docte bénédictin, que des esprits inventifs « ont forgées à plaisir » ², et qui ne méritent aucune créance ».

On peut, nous semble-t-il, penser différemment ; et, sans tenir pour absolument authentiques les noms de Gaspard, Melchior et Balthasar, revendiquer pourtant en leur faveur une autorité qui n'est pas méprisante, et qui, de plus, contrairement à l'affirmation de D. Calmet, *est antérieure de beaucoup au douzième siècle* : c'est celle du vénérable Bède, mort en 735, dont tout le monde connaît la grande érudition : « Le premier des Mages, dit-il, s'appelait *Melchior* ; le second, Gaspard ; le troisième, Balthasar ³ ». Comme il est bien croyable qu'un personnage aussi grave ne s'est point permis *d'inventer* ces appellations, nous pouvons donc les conserver sans trop de témérité et ne point trop nous émouvoir du ton un peu dédaigneux de D. Calmet.

Ce même témoignage du vénérable Bède nous éclaire aussi sur le nombre des Mages. Il nous montre que, de son temps, ils passaient pour n'avoir été exactement *que trois* ; c'est aussi ce que l'on a coutume de dire de nos jours.

¹ Paul Guérin, I, 282.

² D. Calmet, *Commentaire sur saint Math.*

³ Bède, *Collectanæ*.

Or, il est facile de corroborer cette opinion par les déclarations d'autres témoins plus anciens que Bède. Le plus remarquable est saint Léon-le-Grand qui, dans ses sermons et dans ses lettres, affirme à sept reprises différentes l'existence de cette tradition ¹. C'est aussi l'enseignement de saint Augustin, comme on peut le voir dans deux de ses sermons sur l'Épiphanie. Et l'on en trouve l'attestation jusque dans Origène. Il y a mieux, les vénérables peintures des catacombes nous montrent la même croyance chez les premiers chrétiens.

« Les Mages, dit l'abbé Martigny ², y sont presque toujours au nombre de trois, selon l'ancienne tradition de l'Église, bien antérieure à saint Léon. Quelques artistes en mettent quelquefois quatre ; d'autres fois, deux seulement. Mais ce sont là purement des idées d'artistes... sacrifiant les traditions reçues à l'amour de la symétrie ».

C'est aussi ce qu'attestent Spencer Northeote et Brownlow dans leur bel ouvrage *La Rome souterraine*. « Les trois Mages adorant l'enfant Jésus, disent-ils, sont très souvent représentés, en parallélisme avec les trois enfants hébreux refusant d'adorer l'idole de Nabuchodonosor... Les trois Mages s'avancent ordinairement de profil vers la Vierge Marie, assise devant eux et tenant l'enfant Jésus dans ses bras », tandis que, vis-à-vis, les trois adolescents juifs protestent vivement « contre l'idole que leur présente le roi païen ». Ces deux groupes ternaires forment entre eux « une pondération parfaite ? ³ »

C'est qu'en effet, « dès les premiers siècles de l'Église, la tradition sur ce nombre ternaire des Mages était fixée » ; et si l'on voit quelques peintures où il n'y en a que deux ou plus de trois, c'est uniquement par un goût personnel de l'artiste et par sa recherche de la symétrie, qu'on doit expliquer ces exceptions. Ainsi, dans une des fresques catacombaïes les plus anciennes, où la Sainte Vierge étant au centre, les Mages sont rangés au nombre de quatre, deux de chaque côté, « on peut s'assurer encore, par les vestiges qui en restent, que dans l'esquisse primitive ils n'étaient que trois ». L'artiste corrigea ensuite cette ébauche, pour mieux balancer ses personnages, mais « en sacrifiant à ses goûts d'esthétique la vérité traditionnelle » ⁴. Si le nombre des Mages avait été nettement indiqué par la Sainte Écriture, comme l'est, par exemple, celui des trois jeunes hébreux dont nous parlions ci-dessus, aucun peintre assurément n'aurait pris la

¹ Les Magn. Sarm. 1, 4, 5, 6, 7, 8 de epiph. et Epist. 12, cap. 2.

² Dictionn. des Antiq. chrét., éd. 1865, p. 382.

³ Rome souterr., p. 366.

⁴ Ibid., p. 379-380.

licence de l'augmenter ni de le diminuer. Aussi, ne l'ont-ils jamais fait pour les trois adolescents. Mais, pour les Mages, le texte inspiré n'ayant rien précisé, les artistes chrétiens les ont multipliés, plus d'une fois, au gré de leur fantaisie. en laissant au spectateur le soin de les réduire au nombre vrai que la tradition leur avait appris. C'est ainsi que, sur un vase de marbre découvert par le P. Marchi, on en voit dix... et la célèbre mosaïque qui décorait autrefois les murs du sanctuaire de la Daurade, à Toulouse, en comptait à peu près le même nombre. Mais, nous le répétons, le groupe *ternaire* est bien celui qui apparaît *le plus souvent* dans les monuments les plus anciens, et celui, par conséquent, qu'il nous convient de retenir pour harmoniser notre pensée avec la pensée de nos pères.

Celle-ci prit-elle naissance dans les *trois* sortes de présents qui, d'après l'Évangile, furent portés à l'enfant-Dieu ? On peut le croire, avec Corneille de Lapierre ¹.

« Et, en effet, dit Martigny, les monuments de tout genre montrent chacun des Mages portant *une seule* offrande (et non pas trois, comme quelques savants l'ont supposé). Communément, le premier offre un vase et une couronne *d'or* ; le second, une espèce de patère qui est supposée contenir la *myrrhe* ; et le troisième, un vase du même genre sur lequel est *l'encens* façonné en colombes, et qu'il présente sur un pan de son manteau » ².

*
* *

Rien de plus pieux dans ces peintures que l'attitude de ces hommes. Mais d'où venait leur piété ? Était-elle de date récente ? ou bien animait-elle depuis longtemps leur cœur ? En d'autres termes, étaient-ce *des convertis* ou des adorateurs *déjà fidèles* ?

Les deux opinions ont été soutenues ; et l'on trouve des Pères de l'Église dans les deux camps.

Les uns nous donnent une idée très avantageuse non-seulement de la science mais de la vertu des Mages ; ils vont jusqu'à les assimiler au saint homme Job qui, bien que perdu comme les Mages au sein du paganisme, n'en fut pas moins un serviteur admirable du vrai Dieu. S'inspirant de cette opinion, Bossuet n'a pas craint d'affirmer que « les Mages *avaient renoncé au culte idolâtrique* de leur pays », parce que « Dieu s'était fait connaître à eux », en prévision

¹ Corn. à Lapidé, in Math. 72.

² Martigny, *l. c.*, p. 583.

sans doute du grand rôle religieux qu'il leur avait destiné ¹. Corneille de Lapierre, lui aussi, paraît avoir partagé ce sentiment, puisqu'il a soin de faire remarquer que le *Mage* n'est pas nécessairement un *magicien* ; que ce mot, dans sa signification primitive et étymologique, ne désigne qu'un savant, *qu'un sage*, qu'un *contemplatif* ; et que toutes les versions anciennes de saint Mathieu, tant en syriaque, en arabe, en copte, en persan, qu'en grec et en latin, ont unanimement rendu le mot originaire de l'Évangéliste par *Magus*, et non par *Magicus* ou *Maleficus* ² ; témoignage péremptoire, semble-t-il, des sentiments de haute estime que l'antiquité avait conçus au sujet de la vertu des Mages, même avant leur miraculeux appel.

Et cependant, ce sont les *Pères les plus anciens* qui ont exprimé un avis diamétralement contraire. Pour saint Hilaire, pour Tertullien, pour Origène, pour saint Justin, pour saint Ignace d'Antioche, disciple immédiat des Apôtres, « les Mages qui allèrent adorer le Sauveur étaient de *vrais magiciens*, qui exerçaient les *arts curieux et diaboliques* de la divination, de l'astrologie judiciaire et des enchantements » ³. Dom Calmet qui cite ces témoignages et qui les résume par les paroles qu'on vient de lire, embrasse néanmoins l'opinion contraire, parce qu'elle « lui paraît plus convenable ».

Nous aurions préféré, pour notre part, qu'il se fût attaché à mettre en lumière celle qui lui paraissait *la plus vraie*.

Que pensait-il, par exemple, de l'argument tiré par Corneille Lapierre de ce que les anciens traducteurs avaient employé le mot *Magi* pour qualifier les trois personnages dont nous parlons et pour rendre le mot correspondant de saint Mathieu ? Malheureusement, ce mot originaire nous ne l'avons plus, puisque, comme on le sait, l'évangéliste avait écrit son récit en hébreu, et que son texte primitif a disparu. Mais est-il bien certain que le mot *Magus* impliquait nécessairement une idée favorable et qu'il excluait toute idée de magie et d'idolâtrie ? Corneille de Lapierre a paru le croire ; mais ne s'est-il pas trompé ? N'est-ce pas plutôt *l'idée contraire qu'un Juif, contemporain de saint Mathieu*, devait avoir à l'esprit en employant ce mot ?

Et, en effet, soit dans l'ancien Testament soit dans le nouveau, ce mot ne désigne-t-il pas constamment des idolâtres, des fauteurs du mensonge, des ennemis de la vérité religieuse ? c'est-à-dire ce qu'un

¹ Elévat. 3^{me}, 17^{me} semaine.

² Corn. à Lap., l. c.

³ Voir D. Calmet, l. c.

Juif et un disciple du Christ devait le moins estimer ? Aux hommes désignés par ce mot, les Livres sacrés attribuent, il est vrai, des connaissances et des secrets qui les élèvent au-dessus du reste du peuple, et qui leur assignent une place à part, ou autour des autels, ou autour des trônes. Mais, ces autels sont toujours *ceux des faux dieux* ; et ces trônes sont toujours occupés par *des ennemis et des oppresseurs* du peuple de Dieu. La science de ces hommes, ou, comme on dit, *leur sagesse*, le Juif et le chrétien devaient l'avoir en horreur, puisqu'elle ne servait ou qu'à tromper leurs semblables par des pratiques vaines, ou qu'à les enchaîner, par des prodiges diaboliques, au culte de leurs fausses divinités. Un Juif pouvait-il oublier ce qu'avaient été *les Mages du Pharaon*, et l'usage qu'ils avaient fait de leur savoir et de leur puissance ? Quant à ceux que l'on voit occupés uniquement à interpréter des songes, comme, par exemple, dans l'histoire de Joseph ou de Daniel, ils n'y apparaissent point sans doute, au moins directement, comme des adversaires de Dieu ni de son peuple ; mais néanmoins ils y affichent la prétention de *révéler l'avenir*, d'en puiser le secret dans leurs communications plus intimes avec leurs divinités imaginaires ; et par là ne travaillent-ils pas à en augmenter le prestige et à en perpétuer l'empire sur l'esprit de la multitude ! Et n'est-ce point le motif pour lequel Dieu s'attacha à les confondre, en opposant à leur courte science celle de Daniel et de Joseph ? N'est-ce pas enfin pour tout cela que Moïse, dans son *Lévitique*, avait prononcé itérativement cette défense : *Magos et ariobos devitabis*¹.

A ne considérer que les textes de l'Ancien Testament, il semble donc prouvé que l'emploi du mot *Magus* par les traducteurs de saint Mathieu n'implique point qu'ils eussent une idée bien avantageuse des Mages, puisque dans ces textes le *Magus* est constamment associé à l'*ariolus*, au *maleficus* et à l'*incantator*, ainsi qu'au nécromancien et au faux prophète ; et que, les comprenant tous indistinctement sous la dénomination de *sages, sapientes*, ils marquent assez par là le peu d'estime où doit être tenue *cette sagesse*.

Et, de fait, les découvertes assyriologiques et égyptologiques ont démontré que, dans les deux grands empires d'Assyrie et d'Égypte qui furent *les deux grands adversaires du peuple de Dieu*, ce sont ces prétendus *sages* qui, associés entre eux et hiérarchisés comme une sorte de sacerdoce de Satan, avec ses ordres majeurs et mineurs, y « étaient devenus le corps le plus puissant du royaume »², dont les

¹ *Levit.*, 19, 31 ; 20, 6.

² Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, IV, 406.

rois comme les sujets subissaient l'influence. « *Leurs livres magiques ont été découverts à Ninive, dans la bibliothèque d'Assurbanipal* » ; et ils justifient pleinement ce que les Saintes Lettres en avaient déjà appris à tout Juif qui les lisait, touchant les *pratiques superstitieuses* auxquelles ils se livraient et *la façon spéciale* dont ils en répartissaient entre eux l'exercice. Les uns, en effet, sous le nom de *Kasdim*, s'adonnaient surtout à l'astrologie ; d'autres, appelés *Hakamin*, prétendaient « par des incantations guérir les maladies ». Les *Hartoumim* étaient des conjurateurs du mauvais sort. Les *Gatzerim* étaient des devins, prétendant prédire l'avenir au moyen des augures, des aruspices et des présages. Les *Assaphim* enfin, dont le rôle spécial est moins connu, passaient pour connaître *mieux encore* les secrets de la divinité ; en sorte qu'on peut les considérer comme *la famille la plus importante de cette caste de trompeurs publics* ¹. Or, dans le texte hébreu des Ecritures Saintes, c'est au mot d'*Assaphim* que correspond toujours, comme traduction, le mot *Magus* ². Et, dans le Lévitique, l'expression *Assaphim* est remplacée par celle d'*Aobot*, qui ne vaut pas beaucoup mieux, puisqu'elle désigne un *nécromantien* ou, comme le traduisent les Septante, un *ventriloque* (εγγαστριμυθος) ³. Le *Magus* était donc un homme adonné à une *trompeuse superstition*. Or, rien ne prouve que saint Mathieu, en appliquant ce qualificatif aux Mages de Bethléem, ait entendu en adoucir ou en changer le sens. S'il avait eu cette intention, il eût eu recours à quelque correctif. Il aurait pu dire, par exemple, comme Bossuet : « S'ils étaient de ceux qui présidaient autrefois à la religion idolâtrique, ils avaient renoncé au culte de leur pays ». Mais c'est en vain qu'on cherche pareille affirmation dans notre évangéliste ; ce qui rend bien hasardeuse celle de Bossuet.

Le sens peu flatteur que le mot *Magus*, tel qu'on le voit dans l'Ancien Testament, devait faire naître naturellement dans l'esprit de saint Mathieu, éclate plus encore *dans le Nouveau*.

Il n'y a qu'à se rappeler, pour s'en convaincre, ce Simon *Magus* (μαγεων), dont les enchantements avaient séduit Samarie et que le peuple trompé proclamait, dans son enthousiasme, *la grande vertu de Dieu* (δυναμις του θεου η μεγαλη ⁴). Et puis, cet autre *Magus* (Elymas) *Bar-Jesu*, c'est-à-dire le *filz de la guérison* ou le guérisseur, lequel se posa en rival de saint Paul, et tenta d'opposer ses prestiges

¹ Vigouroux, l. c.

² Voir *Daniel*, I, 20 ; II, 22 ; II, 10 ; IV, 4 ; V, 7-15.

³ *Lévitique*, XIX, 31 ; XX, 6.

⁴ *Les Actes des Apôtres* ; VIII, 9 et ss.

et ses prodiges aux miracles divins de l'Apôtre des Gentils ; qui dut, pour le confondre et annihiler sa funeste résistance, le frapper d'aveuglement ¹.

Est-ce que saint Mathieu pouvait ignorer l'action néfaste de ces sortes de gens ? Et, soit qu'il les considérât dans les circonstances plus solennelles où l'Écriture ancienne les lui montrait *agissant tous ensemble*, avec le concours réuni des diverses catégories qu'ils comprenaient ; soit qu'il les envisageât, de son temps même et autour de lui, dans le mal qu'ils faisaient à l'Église naissante, par une *action isolée et individuelle* ; ne devaient-ils pas toujours lui apparaître, non point comme des amis, mais comme *des adversaires du vrai Dieu* ? Et pourtant c'est ce titre plus que suspect de *Mages* qu'il donne, sans aucune restriction, aux trois rois qui vinrent adorer le Christ.

Aussi, avec saint Augustin et avec les autres Pères cités plus haut, les appellerons-nous sans trop de crainte des *magiciens*.

« Jésus naissant, dit l'illustre évêque d'Hippone ², appelle à lui *des magiciens* et des pasteurs, quoique les uns ne fussent remarquables que par leur ignorance rustique, et les autres que par leur *impiété* et leurs *pratiques sacrilèges*. *Sicut prævalet imperitia in rusticitate pastorum, ita prævalet impietas in sacrilegiis magorum*.

Était-il bien convenable, se demande saint Thomas ³, que Dieu en agît de la sorte ?

Oui, répond-il, car le Christ se devait à tous, aux justes et aux pécheurs.

Il était, reprend saint Augustin, la Pierre angulaire qui devait agencer ensemble dans l'édifice spirituel les matériaux les plus contraires et les plus rebelles ; *utrosque sibi Lapis ille angularis applicuit*.

Il était venu pour confondre la sagesse des Sages par la sainte folie des enfants de Dieu ; pour appeler les pécheurs plus encore que les justes ; *Venit non vocare justos sed peccatores* ⁴.

C'est cet appel tout à fait gratuit que les heureux magiciens reçurent de sa miséricorde, et qui les transforma sur le champ, comme d'autres Paul, en *vases d'élection*.

N'était-ce point là, pour l'Enfant Sauveur, un beau début ? Bien digne assurément de cette bénignité divine dont saint Paul a dit qu'elle se complaît à faire éclater sa force dans la faiblesse, et la

¹ *Ibid.*, XIII, 8 et ss.

² *Sermon sur l'Épiphanie*.

³ Saint Thomas, *Summa théol.*, III, q. xxxvi, art. 3.

⁴ Saint Augustin, l. c.

surabondance de sa grâce dans l'abondance de l'iniquité ¹. *Ubi abundavit delictum superabundabit et gratia* ².

D'ailleurs les Mages devant être les prémices des Gentils, et le témoignage vivant du salut que leurs frères dans le paganisme devaient espérer, ne convenait-il pas davantage à cette destination qu'ils fussent pris dans la masse commune de perdition à laquelle appartenaient tous les autres ?

*
* *

Et maintenant deux autres questions se posent sur les Mages : de quel pays venaient-ils ? Et quelle situation sociale y occupaient-ils ?

Ils venaient de l'Orient ; cela est incontestable : saint Mathieu le dit expressément : *Magi venerunt ab Oriente*. Il s'agit là, évidemment, d'un pays situé à l'Orient par rapport à la Judée. Mais, en vérité, la marge est grande, puisque, dans le langage des écrivains sacrés, l'Arabie, la Chaldée, la Mésopotamie sont désignées par le mot *Orient*. Aussi chacun de ces pays a-t-il été accepté comme lieu de provenance de nos trois célèbres Orientaux. Quelques-uns même n'ont pas craint de les faire venir de l'Inde ; mais il faut avouer que c'est un peu forcer la note ; et l'on peut se demander pourquoi on ne les ferait pas venir aussi bien de la Chine, qui est, elle aussi, située à l'Orient de la Judée. Il est vrai qu'on a allégué, en faveur de l'Inde, de très vieilles annales trouvées à Calcutta ³ ; mais, comme le fait remarquer Corneille de Lapierre, ce sont là des légendes forgées après coup, et qui ne méritent aucune créance. A plus forte raison faut-il écarter comme fausses les hypothèses d'après lesquelles les Mages seraient venus ou de l'Afrique, ou de l'Ethiopie, ou de l'Egypte, puisque le texte sacré y est directement contraire. Voltaire, qui ne craignait pas de trancher en docteur sur toute chose, avait mis en avant l'*Anatolie*, province de l'*Asie Mineure*, donnant ainsi la pensée de son ignorance en géographie, puisque l'*Asie Mineure* est au nord et à l'ouest de la Judée. Mais, le texte grec de saint Mathieu portant les mots *απο ανατολων* (*ab oriente*) le grand docteur des philosophes, qui connaissait juste assez le grec pour savoir le lire, n'avait pas hésité à voir dans *ανατολων* la province d'*Anatolie*.

¹ *Ad Romanos*, v, 20.

² *Ad Roman.*, v, 20.

³ Cornélius à Lapidé, *l. c.*, p. 79.

En réalité, le problème n'est pas aussi simple ! Et, puisque *ανατολη* signifie le *levant*, c'est exclusivement entre les pays du *levant*, c'est-à-dire entre la Mésopotamie, la Chaldée et l'Arabie que nous devons chercher la patrie des Mages. Pour nous, avec le savant commentateur Corneille de Lapierre, c'est *l'Arabie* que nous préférons. Et voici les raisons de notre préférence, qui est aussi celle de saint Justin, de Tertullien, de saint Epiphane, de saint Cyprien, de Baronius et de Suarez. Nous sommes, on le voit, en bonne compagnie.

1° L'Arabie comprend le pays de *Saba*, de *Madian* et d'*Epha*, dont les habitants *devaient accourir vers le Christ avec des présents*, selon cette fameuse prophétie d'Isaïe que l'Eglise répète tant de fois dans ses offices de l'Epiphanie et qu'elle *semble nous inviter par là à appliquer aux Mages*.

2° L'Arabie était bien, *et à la rigueur du terme*, ce que l'on doit entendre par *l'Orient* de la Judée, puisqu'elle était *le seul pays qui la touchât* et qui lui servit de limite à l'orient. La Chaldée et la Mésopotamie étaient trop loin pour qu'on puisse croire que saint Mathieu ait voulu les désigner par le seul mot d'*Orient* qui, dans son sens le plus naturel, ne s'appliquait qu'à la région orientale la plus voisine. Que cette région fût l'Arabie, tous les contemporains ou quasi-contemporains le savaient, même chez les païens : « Le pays des Juifs, dit Tacite, est borné à l'Orient *par l'Arabie* ¹ ».

3° C'était la coutume des anciens Orientaux, et elle subsiste encore parmi leurs descendants, d'apporter en présent à ceux qu'ils voulaient honorer les produits les plus précieux *de leur pays* ; les Mages, évidemment, se conformèrent à cet usage, quand ils allèrent adorer le Roi nouveau. C'est donc *de leur pays*, et non point d'ailleurs, qu'ils avaient tiré l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils lui offrirent. Or, ce n'est ni la Chaldée ni la Mésopotamie qui auraient pu fournir ces présents aux Mages, s'ils étaient venus de ces pays-là ; car, on ne trouve dans ces contrées ni arbres à encens ou à myrrhe, ni mines d'or. L'Arabie, au contraire, dans la partie qu'on appelle pour cela *l'Arabie heureuse*, en est et en était abondamment pourvue. Sa réputation sous ce rapport était universelle. « Le territoire des Sabéens, dit Pline, est le plus riche en forêts remplies d'arbres odoriférants et mines d'or ² ». Et il explique ailleurs ³ que les sucres par-

¹ Tacite, *Hist.* I. V, éd. Nisard.

² Pline, *Hist. nat.*, VI, 32, p. 256, édit. Nisard.

³ *Ibid.*, XII, 30, p. 482.

fumés produits par ces arbres sont l'*encens* et la *myrrhe*. Bien plus, le même auteur affirme que « l'encens ne se trouvait que là », — surtout aux alentours de la ville de Saba, qu'on avait surnommée pour ce motif *thurifera*, la mère de l'encens. De là, ce vers bien connu de Virgile, dans ses *Géorgiques* :

India mittit ebur, molles sua thura Sabæi ¹.

Quant aux mines d'*or*, elles étaient si abondantes que, au dire du géographe Pomponius Mela, ce n'étaient pas seulement les ustensiles de cuisine qui en étaient fabriqués, mais *les chaînes même* servant à lier les prisonniers : *auro sontium vincula fabricant* ². Les Mages n'eurent donc pas de peine à trouver dans leur pays leurs présents de bienvenue, si, comme nous le croyons, ce pays est l'*Arabie*, et, plus spécialement, l'*Arabie heureuse* ou l'*Yemen*.

Mais, dira-t-on peut-être, s'il est vrai que l'Arabie soit la limite orientale de la Judée, cela n'est point *rigoureusement exact* pour cette partie de la péninsule Arabique qu'on nomme l'*Yemen* ou le pays des Sabéens, lequel n'est plus en réalité qu'au *sud-est*.

Il y a même lieu de croire que, dans la pensée des contemporains de saint Mathieu, et par suite dans la pensée aussi de ce dernier, le pays des Sabéens était considéré comme situé au sud (ou midi) par rapport à la Judée, et non à l'orient, puisque la fameuse reine qui vint visiter Salomon et qui était de Saba est appelée par saint Luc ³, et par saint Mathieu lui-même ⁴, *reine du midi*, « *regina austri* ». Et, s'il en est ainsi, en faisant venir les Mages du pays de Saba, on tombe dans la même faute que Voltaire; comme lui, on heurte de front tout à la fois et le texte évangélique et la géographie.

L'objection n'est pas minime; et c'est sans doute parce qu'il la trouvait concluante que D. Calmet, écartant l'*Arabie heureuse*, lui substituait l'*Arabie déserte* ⁵. Mais, outre que ce dernier pays ne donne point satisfaction aux prophéties d'Isaïe (*omnes de Saba venient*, etc.), et que son dénuement ne lui permettait pas de fournir les riches présents des Mages, voici ce que l'on peut répondre à l'objection proposée.

1° Quoique les contemporains de saint Mathieu sussent très bien

¹ I *Georg.*

² *Mela*, III, 10.

³ *Luc, Evang.*, XI, 31.

⁴ *Saint Math.*, XII, 41.

⁵ *Commentaires sur saint Math.*

que l'Arabie était une grande péninsule et qu'une de ses parties, celle que nous appelons Yemen, fut située au midi, le long de la mer Rouge, ils ne la considéraient pas moins comme étant, *dans son ensemble, à l'orient de la Judée*. C'est ce qu'attestent les paroles expresses de Tacite, citées plus haut. Or, cette conception géographique des écrivains profanes était aussi celle des auteurs sacrés. « Quoique *l'Arabie heureuse*, dit Rohrbacher, soit au sud-est de la Judée, *l'Écriture* ne la désigne cependant point sous le nom de pays du Midi, mais de *l'Orient* ¹. Le choix que nous en faisons ne répugne donc point au texte de saint Mathieu.

2° Quant à l'instance tirée de la reine de Saba, elle exigerait, pour être résolue complètement, de plus longs éclaircissements que ceux que nous pouvons donner ici :

Qu'il nous suffise de dire que le pays de Saba dont elle était la souveraine n'était point, selon nous, non plus que selon saint Jérôme et beaucoup d'autres, à la suite de l'historien Josèphe ², le Saba de l'Yemen, mais bien une des régions principales de l'Éthiopie, ou Abyssinie, que *l'Écriture* appelle habituellement *terre de Chus*, comme elle appelle l'Égypte *terre de Misraïm*, du nom des deux premiers fils de Cham. Or, le premier fils de Chus se nommait *Saba* ; de là le nom donné à la capitale du principal royaume de cette race. Les livres historiques de l'Abyssinie, dit le savant voyageur Bruce, sont remplis de détails sur le voyage *de leur reine Makéda* auprès de Salomon ³. Ils nous apprennent, entre autres choses, qu'elle eut de lui un fils qu'elle appela Ménélik, et qu'elle surnomma Ben-Hakim, c'est-à-dire *fils du Sage*, en souvenir *du plus sage des rois*. Et, de fait, les Abyssins n'ont point cessé depuis lors de considérer comme leurs *seuls légitimes* empereurs ceux qui avaient cette origine ; ils aiment à les proclamer « issus de la race de Juda ; fils de David ; fils de Salomon fils de la Colonne de Sion, etc. Et l'on sait que l'empereur actuel de ce pays, en même temps qu'il a hérité du nom traditionnel de Ménélik, se fait gloire de porter dans ses veines le sang de Salomon et de la Reine de Saba. — Les Arabes de l'Yemen ont, il est vrai, des traditions analogues au sujet d'une de leurs reines ; mais, outre que ces traditions n'ont rien d'aussi suivi ni d'aussi péremptoire, elles peuvent se concilier avec ce que nous venons de dire et provenir de la même source, parce que, comme le remarque Darras ⁴, « l'Yemen

¹ *Hist. de l'Egl. cath.*, édit. Gaume, I, 502.

² Josèphe.

³ *Voyage à la recherche des sources du Nil*, II, 369.

⁴ *Histoire de l'Egl.*, II, 493.

faisait alors partie de l'empire d'Abyssinie », en sorte que l'illustre visiteuse dont parle le livre des Rois était reine en même temps des deux régions et des deux *Saba*, leurs capitales. Seulement, l'Ethiopie étant son principal domaine et l'Yemen n'en étant que tributaire, c'est avec raison que cette fameuse reine est appelée par saint Mathieu et par saint Luc la Reine du Midi, l'Ethiopie abyssinienne étant incontestablement *au midi de la Judée*.

Nous pourrions ajouter, pour confirmer notre thèse, que le savant égyptologue Maspero a mis en évidence les ressemblances ethnographiques, religieuses et linguistiques, qui rattachent entre elles les populations abyssiniennes à celles de l'Yemen et qui témoignent ainsi de leur ancienne unité politique.

Le titre de reine du Midi, donné par saint Mathieu à la reine de *Saba*, ne nous empêche donc pas de croire que c'est bien de l'Arabie heureuse que partirent les Mages pour aller adorer le Sauveur.

*
* *

Est-il vrai qu'ils y fussent rois ? — C'est un fait incontestable que la royauté des Mages est affirmée communément *à partir du douzième siècle*. Mais, selon la remarque de Don Calmet, on ne voit guère sur quoi cette opinion repose.

Non seulement l'Évangile et l'Église se taisent sur ce point, mais encore les anciens écrivains n'en ont rien dit de positif. Tertullien seul est explicite, et son témoignage devrait nous émouvoir s'il le donnait comme l'expression d'une pensée traditionnelle ; mais il ne lui donne pour appui qu'un raisonnement personnel, qui, manifestement, manque de force. Ils devaient être rois, dit-il en substance, « parce que l'Orient a d'ordinaire des Mages pour rois »¹. *Nam et magos fere habet reges Oriens*. Mais, répond avec raison D. Calmet, les Mages n'ont jamais régné ordinairement dans aucun pays que nous sachions. Et, surtout au temps de la naissance de Notre-Seigneur, il n'y avait aucun pays, ni de Perse, ni de Chaldée, ni de Mésopotamie, ni d'Arabie, où l'on nommât les rois Mages, ni où il fallût être Mage pour être roi.

De plus, dans les monuments des Catacombes où les Mages figurent, on n'aperçoit jamais, sur eux ou auprès d'eux, aucun insigne qui marque la dignité royale. Leur coiffure est le vulgaire bonnet phrygien ; leur costume n'a rien de l'ampleur ni de la dignité qui

¹ Tertullien, *In Psalm.*, LXXII.

conviendraient à des Rois. Ils ont les jambes nues, ou protégées par une espèce de caleçon collant. Ils ne sont vêtus que d'une tunique courte, relevée à la ceinture, et par dessus laquelle est jetée tantôt une chlamyde commune, tantôt le *sagum*, manteau court, fait de laine grossière, que l'on attachait sur l'épaule ¹.

Nous savons bien qu'il ne faut pas demander à ces sortes de peintures la vérité de la couleur locale ; aussi n'est-ce pas ce que nous y cherchons. Nous disons seulement qu'on n'y rencontre rien qui indique que, dans la pensée de leurs auteurs, les Mages fussent rois. Sans quoi, ils leur eussent donné dans le costume ou les insignes quelque chose de royal.

Faudra-t-il donc conclure à l'inanité de la croyance actuelle qui les fait rois ? et qui a en sa faveur une antiquité de tant de siècles ? Il nous semble que ce serait excessif.

Si les Mages ne présidaient pas, comme cela paraît certain, au gouvernement d'un grand royaume, ne pouvaient-ils point avoir quelque royauté plus restreinte, limitée, par exemple, à quelque ville ou à quelque tribu ? L'Arabie d'où nous les croyons originaires, et qui, autrefois comme aujourd'hui, comptait plusieurs petites principautés ou seigneuries, dont les *scheiks* arabes actuels nous donnent l'idée exacte, ne se prête-t-elle pas fort bien à cette supposition ? L'Écriture nous parle en effet de ce morcellement de petits États comme existant autrefois en Arabie. Ainsi, décrivant les grandes richesses de Salomon, elle nous dit que la masse de ses lingots d'or lui venait, en partie des marchands ambulants et des commerçants de profession, et en partie de tous les rois de l'Arabie, *omnes reges Arabiae* ². — C'est parmi nombre de rois ou de seigneurs que nous rangeons les Mages. La richesse des présents qu'ils apportèrent, le crédit et l'ascendant que devait leur assurer leur science, indiquent en effet suffisamment qu'ils n'étaient pas des hommes du commun et qu'ils occupaient une place élevée parmi leurs concitoyens.

C'est cette situation élevée et cette fortune plus grande qui justifient leur royauté.

Cette manière plus modeste d'entendre la royauté des Mages est celle qui avait cours dans l'Église au xvii^e siècle. Car, dans son *Catéchisme de Meaux*, posant aux enfants de son diocèse cette question : Qu'étaient-ce que les Mages ? Bossuet leur fait répondre : c'était de grands seigneurs d'Orient, qu'on appelle Rois ³. — On au-

¹ Martigny, *l. c.*

² III Rois.

³ Bossuet, *Catéch.*, iv, p.

rait, semble-t-il, mauvaise grâce à ne point souscrire à cette opinion ; d'autant qu'elle a, en outre, l'avantage de donner une explication plus obvie et plus populaire du *titre de fête des Rois* dont on qualifie habituellement l'Épiphanie.

On pourrait sans doute se demander, pour creuser plus à fond ce sujet, si le titre dont il s'agit et *qui n'a rien d'ecclésiastique*, ne se rattache point au souvenir que le peuple avait gardé de certains usages païens, antérieurs au christianisme, et qui caractérisaient certaines fêtes célébrées en l'honneur de Janus et de Saturne dans la *quinzaine qui précédait le premier jour de l'an*. On solennisait dans ces fêtes la soi-disant *égalité primitive* de l'âge d'or. En conséquence, dès le seizième jour des kalendes de janvier, toutes les distinctions sociales disparaissaient. Les esclaves se coiffaient du bonnet d'affranchi et se faisaient servir à table par leurs maîtres. Ils parcouraient les rues en chantant et en se livrant à toute sorte de désordre. Des festins magnifiques, accompagnés d'orgies, se célébraient dans chaque maison ; et les enfants eux-mêmes participaient, mais très innocemment, à la folie commune, en tirant au sort *au moyen d'une fève* pour savoir *qui serait roi* ; et ce roi s'appelait pour cela *Roi de la fève*. Devenu chrétien, le peuple conserva cet usage en l'épurant. Peu à peu les orgies et les désordres disparurent, et l'on ne conserva de cette *fête des rois d'un jour* que le nom et les réjouissances innocentes. Pour le chrétien, d'ailleurs, la Nativité du Sauveur étant le vrai principe du nouvel âge d'or de l'humanité et de son royal affranchissement, — *ex libertate qua liberavit nos Christus*, — c'est avec la Noël d'abord que l'on fit coïncider cette fête des Rois, puis, plus tard, avec l'Épiphanie seule quand celle-ci fut, au IV^e siècle, célébrée séparément de la Noël, et transférée au 6 janvier ¹.

Sans être absolument certaine, cette explication du titre de *fête des Rois* donné à l'Épiphanie, peut être acceptée en même temps que celle que nous avons déduite du titre royal des Mages et qu'elle ne contredit pas.

Les deux idées ont pu se souder l'une avec l'autre et aboutir au même résultat. Au reste, nous le répétons, l'Église, dans ses livres liturgiques, ne connaît point cette qualification : c'est le peuple seul qui la conserve, et l'on ignore à quelle époque il a commencé de l'employer, ou en l'honneur de l'âge d'or, ou en l'honneur du *novus ordo* de Jésus-Christ, et des Rois-Mages qui l'adorèrent.

¹ Voir Duchêne, *Origines du culte chrétien*, p. 257, 261.

II

Mais, nous en avons assez dit sur ces vénérables personnages.

Etudions maintenant *le miracle* qui les transforma intérieurement et qui les conduisit près du Sauveur.

Arrivés à Jérusalem, ils dirent :

Où est né le Roi des Juifs ? car nous avons vu *son étoile*, et nous sommes venus l'adorer. *Vidimus enim stellam ejus et venimus adorera eum*¹.

Qu'était donc *cette étoile* ? Et à quoi les Mages purent-ils reconnaître qu'elle était *le signe* ou *l'annonce* du Messie nouveau-né ?

Là, encore, parmi tant d'opinions qui ont été émises, nous essaierons de choisir celle qui nous paraîtra la plus vraie ou la plus vraisemblable.



Et d'abord que faut-il penser de *cette étoile* ? Était-ce une étoile proprement dite ou simplement un phénomène lumineux ?

Dans sa *Vie de Jésus-Christ*, remarquable d'ailleurs par son érudition, le savant D^r Sepp a exposé et développé avec amour une opinion d'après laquelle *l'étoile* vue par les Mages, et qui excita si vivement leur admiration, devrait être identifiée avec la célèbre *constellation planétaire* que Kléper signala au monde savant, au commencement de janvier 1603, et qui, d'après les calculs de cet astronome, avait dû apparaître, comme un signe tout-à-fait extraordinaire, vers l'époque de la naissance du Sauveur. Cette explication, dans la pensée du D^r Sepp, et de Kléper qui l'avait exprimée le premier, aurait eu le grand avantage de *prouver scientifiquement* la vérité du récit sacré de saint Mathieu.

En réalité, il n'y a en tout cela qu'un vain étalage de science qui n'aboutit à rien, et qui, loin d'expliquer le texte évangélique, en méconnaît absolument le sens.

Que dit-on, en effet ? Que, tous les 795 ans environ, — ou très exactement tous les 794 ans, 4 mois et 12 jours, — trois planètes remarquables, — Mars, Saturne et Jupiter, — entrent en conjonction. Et l'on ajoute que ce phénomène, aussi rare que beau, a été toujours

¹ Saint Mathieu, II, 2.

l'annonce des événements les plus importants de l'humanité. On veut, par exemple, que l'une de ces conjonctions se soit produite au moment même de l'apparition de l'homme sur la terre, et qu'une autre conjonction semblable ait marqué la naissance de l'*Adam Nouveau*, Jésus-Christ... Tout cela est très beau sans doute, mais combien fantaisiste !

Outre qu'on serait bien embarrassé de démontrer *scientifiquement* la coïncidence de la création de l'homme avec cette fameuse constellation, puisque la date de la création est ignorée de tous, il est aisé de prouver, par Kléper lui-même, que la conjonction qui eut lieu du temps des Mages, et qu'ils purent observer, *ne fut point* pour eux l'apparition révélatrice qui les poussa vers le berceau de Jésus. Celle-ci, en effet, coïncida exactement avec la naissance du Sauveur ou ne lui fut antérieure ou postérieure que *de deux ans au plus*, comme cela résulte du massacre prescrit par Hérode contre tous les enfants de Bethléem à *bimatu et infra, juxta tempus stellæ quæ apparuit Magis*¹. Or, reprenez les calculs de Kléper ; partez du mois de janvier 1603 et recherchez, en remontant le cours des âges, par étapes successives de 795 ans, les conjonctions que vous trouvez. Une simple soustraction vous démontrera que la première conjonction dut se produire l'an 808, — du temps de Charlemagne, — et la seconde l'an 13 de notre ère, c'est-à-dire, par conséquent, *plusieurs années après* le voyage des Mages et leur retour dans leur pays. La fameuse *constellation planétaire* de Kléper ne fut *pour rien* dans ce voyage, et rien n'autorise à voir en elle la *stella* révélatrice dont parle saint Mathieu. Mais *l' inanité* n'est pas le seul défaut de cette explication soi-disant scientifique. Elle a de plus le grave inconvénient de dénaturer le texte évangélique en dépouillant l'astre des Mages des *particularités miraculeuses* que ce texte lui assigne, et par lesquelles il échappe entièrement aux prises de la science. Que celle-ci le veuille ou non, l'étoile dont il s'agit ne fut pas une étoile ordinaire, comme celles dont s'occupent les astronomes. Elle en diffère du tout au tout, suivant la remarque de saint Thomas, de tous les théologiens et de tous les Pères. Corneille de Lapière compte jusqu'à treize points de différence ; et, avant lui, Ludolphe le Chartreux en avait mentionné quatorze¹. Sans tomber dans ces exagérations, n'est-il pas manifeste pour tous qu'il n'y a pas d'étoile au ciel qui ait un cours semblable à celui de l'étoile des Mages ?

Elle ne va pas, comme les autres, de l'Orient à l'Occident, mais

¹ *Vita Jesu Christi, l. c.*

au contraire, de l'Occident à l'Orient. Elle n'a pas, comme le reste de l'armée céleste, une marche fixe, constante, fatalement réglée par les lois astronomiques, mais au contraire un mouvement variable, discontinu, coupé par des intermittences et des éclipses plus ou moins longues, obéissant à une direction *intentionnelle* : « Astre merveilleux, dit à ce sujet saint Jean Chrysostome ¹, avançant quand les Mages doivent avancer ; s'arrêtant quand ils doivent s'arrêter ; s'accommodant admirablement aux diverses exigences du voyage ; remettant en mémoire cette colonne de nuée qui montrait aux Juifs dans le *désert* le moment de se mettre en marche et celui d'asseoir leur camp ! »

Aussi, l'Ange de l'Ecole doit-il être considéré comme le porteur de la vérité la plus rigoureuse quand il a dit : « L'étoile des Mages ne fut assurément pas une étoile ordinaire ou étoile proprement dite, comme celle que l'on voit dans le ciel ». *Dicendum quod non fuerit una caelestium stellarum* ².

Ce point étant mis hors de doute, il y aurait lieu de se demander ce qu'était au juste ce *Météore*, quel en était l'éclat ; à quelle hauteur dans le ciel il se tenait ; à quel moteur invisible il obéissait ; depuis quel temps il apparaissait, et si les Mages seuls l'apercevaient. Mais ici les opinions sont si nombreuses qu'il serait vraiment trop long, et d'ailleurs peu utile, de les exposer une à une et de les discuter. Nous croyons plus sage et suffisant de citer tout simplement ce qu'en dit saint Thomas, qui résume assez bien tout ce qu'on pourrait dire là-dessus.

« L'astre des Mages, dit-il ³, avait un éclat extraordinaire, qui le faisait apparaître même en plein midi ». — Et l'Eglise, dans son office liturgique, célèbre cet éclat : *Stella quæ solis rotam vincit. decore ac lumine* ⁴. *Stella novæ claritatis* ⁵. *Fulgentioris stellæ radiis incitati* ⁶.

« Il brillait dans une région atmosphérique voisine de la terre ». Car, comme le remarque saint Chrysostome, un astre situé à une grande hauteur dans le ciel n'aurait pu indiquer avec exactitude une maison, un petit réduit, occupé par un enfant qui vient de naître, ainsi que le fit l'astre des Mages, qui s'arrêta, dit l'évangile, *supra ubi erat puer*.

¹ *Homelia b^a in Mathæum*.

² Saint Thomas, Pars III, 9. xxxvi, art. VII.

³ Saint Thomas, *l. cit.*

⁴ *Ad Laudes*, hymn. Epiph.

⁵ *Ad Matat*, saint Léon.

⁶ *Ad Matat.*, saint Maxime.

Il avait un moteur *intelligent* et invisible : peut-être un ange, un de ceux qui apparurent aux pasteurs ; peut-être le Saint Esprit lui-même ; et tout au moins la volonté divine, se servant de lui comme d'un instrument.

Après avoir montré sa lumière aux Mages à l'Orient, l'astre continua-t-il de briller à leurs regards, *depuis leur pays jusqu'à Jérusalem* ? ou disparut-il aussitôt qu'ils se furent mis en route, pour ne paraître plus *que de Jérusalem à la demeure de l'Enfant-Dieu* ? Saint Thomas se borne à dire qu'on dispute là-dessus ; comme on disputait aussi sur le point de savoir si tout le monde voyait, comme les Mages, l'astre miraculeux.

Pour nous, si nous devons choisir, nous opterions pour la négative ; car, dans le cas où tout le monde aurait eu sous les yeux ce spectacle si étrange d'un magnifique météore, se déplaçant dans le ciel comme l'incarnation d'une intelligence mystérieuse, les Mages n'eussent pas été les seuls à suivre la lumineuse apparition ; d'autres, ne fut-ce que par curiosité, leur eussent fait cortège, *dès leur départ de leur pays*, et plus encore, par religion cette fois, *depuis Jérusalem*.

Si Hérode et les habitants de la Capitale, quoique troublés par la seule annonce faite par les Mages de l'étoile qu'ils ont vue et de la signification qu'ils y attachent, ne s'ébranlent pas pourtant pour se mettre à leur suite, c'est apparemment parce qu'ils doutent de l'exactitude de leur récit. Or, comment en auraient-ils douté si leurs yeux en avaient rendu, au moins partiellement, témoignage ?

Nous n'admettrions pas non plus volontiers que l'astre ait *continué* de briller durant tout le trajet depuis le lieu du départ jusqu'à Jérusalem ; puisque *c'était inutile*, tous les Arabes connaissant bien la route qui conduisait à une ville aussi célèbre. *Non sunt multiplicando miracula absque necessitate*. — Un guide quelconque, nous dira-t-on, aurait pu tout aussi bien leur montrer le chemin *de la Ville-Sainte à Bethléem* ; et pourtant l'Évangile atteste que c'est *l'étoile* qui les y précéda et les y conduisit. — Non, répondrons-nous ; l'étoile ne les conduisit pas précisément à Bethléem, mais à *l'endroit précis* où était *le divin Enfant, supra ubi erat puer* ; or, cet endroit et cet enfant Sauveur qu'il fallait adorer, *personne* à Jérusalem n'aurait pu y conduire, parce que personne ne les connaissait. Voilà pourquoi *l'Etoile* dut le faire.



Mais, d'après le récit évangélique, l'Astre miraculeux ne fut pas

seulement *un guide*, qui marcha au-devant des Mages partout où ils avaient besoin d'être guidés ; il fut d'abord pour eux, et avant tout, l'*astre* du Messie, *stellam ejus*. Comment cela ? *Comment* les Mages, en le voyant, purent-ils apprendre ou comprendre que ce qu'il annonçait c'était *la naissance du Roi-Dieu* ?

Il n'y a que trois explications possibles.

Ou bien l'astre apparu présentait en lui-même quelque particularité, quelque signe, qui leur donnait cette connaissance ; ou bien, son apparition réveilla en eux des souvenirs ou des traditions qui leur rendaient le Christ visible ; ou enfin, c'est Dieu directement qui les instruisit à l'occasion de ce signe. Dans les deux dernières hypothèses, l'astre n'aurait servi qu'à exciter l'attention des Mages, et à les guider ensuite. Dans la première supposition, il aurait été à la fois leur conducteur et leur *instructeur*, la lumière en même temps de leur intelligence et de leurs yeux.

Examinons ces hypothèses.

*
* *

Ceux qui admettent la première ne disent pas seulement que l'astre, après avoir frappé l'attention des Mages par son éclat et par sa situation, se mit en marche dans la direction de Jérusalem et provoqua ainsi les trois orientaux à le suivre jusqu'à cette ville. S'ils s'étaient bornés à cela, ils auraient expliqué sans doute l'arrivée des Mages à Jérusalem ; mais ils auraient laissé inexplicée la partie la plus importante du récit évangélique, c'est-à-dire *la connaissance* que les Mages avaient, *avant d'arriver dans la Ville Sainte* et dès leur départ, de *la naissance du Roi nouveau*. Ils déclarent en effet, *en arrivant*, non seulement *qu'ils ont vu* l'astre, mais qu'ils *connaissent la naissance* merveilleuse qu'il signifie. *Ubi est qui natus est ? Vidimus « enim » stellam « ejus » !*

Aussi, les partisans de l'opinion dont nous parlons vont-ils plus loin. Ils affirment que l'astre lui-même leur avait donné cette connaissance *par le dessin* qu'il présentait à leurs regards et par d'autres particularités miraculeuses. Malheureusement pour eux, les témoignages qu'ils rapportent sont au moins suspects.

Ils citent d'abord l'auteur du *Commentaire imparfait* sur saint Matthieu, d'après lequel l'astre des Mages portait tracé, au milieu de ses rayons, « un enfant nouveau-né, avec une croix au-dessus de lui, et qui leur parla et leur ordonna de se transporter en Judée ».

Ils allèguent ensuite un passage de Pline où celui-ci mentionne, disent-ils, une comète qui parut *vers le temps du Sauveur*, et qui montrait, sous une apparence humaine, l'image d'un Dieu. *Specie humana humanam effigiem in se ostendens* ¹.

Ils invoquent enfin les paroles suivantes de Chalcédius, philosophe platonicien du III^e ou IV^e siècle : « Voici, dit-il, une histoire digne de vénération qui nous atteste l'apparition d'une certaine étoile qui présageait, non point des calamités, mais la *descente de Dieu* sur la terre pour vivre parmi les hommes et pour les combler de ses faveurs. Des sages de la Chaldée, ayant aperçu cette étoile pendant la nuit, se mirent à chercher ce Dieu nouveau-né ; et, lorsqu'ils l'eurent trouvé, ils lui offrirent des vœux, convenables à une telle majesté ² ».

Mais : 1^o il est aisé de voir que Chalcidius, dont le Commentaire sur Platon, d'où sont tirées ces paroles, est si imprégné d'idées chrétiennes que plusieurs pensent qu'il était chrétien, n'a pas fait autre chose dans ce passage que d'accommoder à sa manière le récit de saint Mathieu. Il dit que cette étoile *présageait* la naissance de l'homme-Dieu. Cela n'est qu'une affirmation. Il aurait fallu dire en quoi constituait ce présage, et s'il provenait de l'astre lui-même ou d'ailleurs.

2^o L'apparition de l'enfant portant une croix et parlant aux Mages est tirée du *livre apocryphe* connu sous le nom de Seth, et ne se trouve que là.

3^o Enfin, le texte qu'on attribue à Pline est absolument dénaturé. Il ne dit pas qu'une comète à figure divino-humaine apparut *du temps du Sauveur*, mais simplement qu'on en voit parfois qui ont de ces figures, comme il y en a d'autres qui représentent un cheval ou d'autres animaux. « Certaines, dit-il, imitent des torches ardentes ; d'autres, des crinières de cheval ; d'autres sont comme hérissées de poils et entourées de nuages ; *il y en a aussi* d'un éclat tellement radieux qu'on peut à peine les regarder ; elles offrent, sous une apparence humaine, l'image d'un Dieu. *Fit et candidus cometes ita refulgens ut vix intueri liceat, specieque humana dei effigiem in se ostendens* ³. Si l'on s'était donné la peine de *vérifier le texte*, on ne se serait pas aventuré à voir dans une *pure classification des comètes* une affirmation relative à l'étoile des Mages.

¹ Pline, II, 22.

² *Comment. in Timæum Plat.*

³ Pline, II, 22.

Donc, la première hypothèse concernant cet astre est dénuée de toute valeur.

Que faut-il penser de la seconde ?

*
**

Celle-ci mérite une attention d'autant plus grande que, au contraire de la première, bon nombre de Pères l'ont adoptée.

L'astre des Mages, disent-ils, ne présentait aucune figure particulière ; mais, à sa vue, les Mages en comprirent la signification *en combinant dans leur souvenir* et la prophétie du mage Balaam sur *l'étoile qui devait sortir de Jacob*, et *les traditions anciennes* d'après lesquelles la Judée devait *alors* acquérir l'empire de l'Orient. L'existence de ces traditions, universellement répandues à cette époque et attribuant *pour cette époque* la domination universelle à Israël, est affirmée, dit-on, par Suétone et par Tacite.

Voyons donc les textes de ces deux auteurs.

« C'était dans toute l'Asie, dit le premier ¹, une vieille et constante opinion que les destins devaient faire sortir de la terre de Judée à cette époque les dominateurs de l'Univers. » *Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur.*

Tacite exprime le même fait presque dans les mêmes termes. « On était généralement convaincu, dit-il ², et les anciens livres des prêtres le disaient, que, *précisément à cette époque*, l'Orient deviendrait puissant, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde ». *Pluribus persuasio erat antiquis sacerdotum litteris continerē « eo ipso tempore » fore ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur.*

Les traditions dont parlent ces deux historiens profanes étant universellement répandues dans l'Orient, il y a tout lieu de croire que les trois Mages d'Arabie en avaient connaissance ; ils s'attendaient par conséquent, comme les autres Asiatiques, à un *réveil triomphal de la puissance d'Israël*.

Mais l'époque où il devait se produire était-elle, d'après ces traditions, assez rapprochée d'eux pour que l'idée leur vînt que *l'astre* qui leur apparut et qui était si singulier pouvait bien présager la naissance du futur instrument de ce triomphe d'Israël, du héros qui

¹ Suétone, *in Vespasianum*, c. iv.

² Tacite, *Hist.*, l. V, c. ix.

devait si magnifiquement régner dans la Judée, et de là sur le monde, c'est-à-dire sur leur propre pays ?

Si oui, leur détermination de partir pour aller à Jérusalem, capitale de la Judée, afin d'y rechercher ce futur roi, ou, comme ils disent, celui qui venait de naître Roi des Juifs, qui natus est rex Judæorum, et pour être des premiers à lui présenter leurs hommages, cette détermination ne semble plus avoir rien que de très naturel.

Nous sommes donc amenés à demander aux textes de nos deux historiens quel est le temps précis où ce merveilleux royaume juif devait être fondé. Or, les textes répondent que ce temps n'était pas très éloigné de celui où apparut l'étoile, et qu'un enfant juif, naissant vers le moment de cette apparition, pourrait bien être le triomphateur attendu. Car ce temps, d'après Tacite et Suétone, devait arriver une soixantaine d'années environ après l'apparition de l'astre, c'est-à-dire dans un intervalle de temps qui est souvent compris dans une vie humaine.

Suétone, en effet, racontant l'insurrection acharnée que Vespasien fut chargé d'aller réprimer en Judée, marque comme la principale cause de ce vaste soulèvement les espérances de domination universelle entretenues depuis longtemps, — *vetus et constans opinio* — et qui devaient, croyait-on, se réaliser en ce temps-là, c'est-à-dire l'an 66 après Jésus-Christ. Et c'est pour cela, ajoute l'historien, que les Juifs abusés choisirent ce moment pour secouer le joug romain, massacrer leur gouverneur et combattre les lieutenants consulaires envoyés à son secours.

Quant à Tacite, s'il mentionne les mêmes espérances, c'est pour expliquer l'opiniâtre résistance des Juifs pendant que Titus assiégeait leur capitale¹ : « En vain, dit-il, des présages sinistres avaient été aperçus ; en vain les portes du temple s'étaient ouvertes d'elles-mêmes ; en vain les divinités tutélaires de la cité avaient fait entendre ces paroles lugubres : *sortons d'ici ! Sortons d'ici !* Néanmoins, la masse des Juifs refusait de se rendre, la plupart d'entre eux étant persuadés, sur la foi des antiques manuscrits de leurs prêtres, que, dans ce temps-là précisément, *eo ipso tempore*, l'Orient allait régner et que c'était de la Judée que partiraient les maîtres du monde ? »

Il est donc manifeste que, dans la pensée, commune alors parmi les Juifs et parmi tous les Orientaux, — *totò Oriente* — mais accréditée depuis longtemps et sans interruption parmi eux, — *vetus et constans opinio* — le triomphe d'Israël était prochain ; et que, s'il en est

¹ 91 après Jésus-Christ.

ainsi, nos trois Orientaux d'Arabie durent en être émus et voir dans l'étoile extraordinaire qu'ils aperçurent le présage de ce grand événement et l'astre de la naissance de celui qui devait l'accomplir. Ainsi s'expliqueraient donc, semble-t-il, comme le prétendent les partisans de la seconde hypothèse que nous discutons, et le départ des Mages pour Jérusalem, chef-lieu du roi nouveau, et les paroles qu'ils y firent entendre : *Ubi est? Vidimus stellam ejus.*

Mais, on oublie une chose très importante, que l'hypothèse en question et tout ce qui vient d'être dit d'après Suétone et Tacite n'expliquent pas : c'est que si, à Jérusalem, les Mages ne signalèrent qu'un roi, à Bethléem ils adorèrent un Dieu. *Et procidentes adoraverunt eum.* Cette adoration, ils la marquèrent, non seulement par leur prosternement, qu'on pourrait à la rigueur ne prendre que pour un signe d'hommage, mais par l'encens qu'ils offrirent au nouveau-né, et dans lequel toute l'antiquité a vu une reconnaissance de sa divinité.

Cela est vrai, nous dira-t-on ; mais vous oubliez à votre tour la prophétie de Balaam, dont les Mages avaient connaissance apparemment, et qui leur fit comprendre que le Dominateur annoncé par les traditions précitées était en même temps le Messie, c'est-à-dire un homme-Dieu.

Mais qui ne voit l'insuffisance de cette réponse ? D'abord, rien ne prouve que l'oracle fameux de Balaam, vieux de quatorze siècles, fût parvenu à la connaissance des Mages, quoique plusieurs Pères l'aient pensé. Et, secondement, alors même qu'ils l'auraient connu, cet oracle n'eût rien ajouté à leurs lumières pour l'interprétation de l'étoile qu'ils voyaient, puisqu'ils ne leur apprenaient rien sur l'époque où ce Messie devait venir. Et d'ailleurs, s'il est vrai que Balaam avait prévu et annoncé le Messie en le comparant à une étoile, il n'avait pas prédit qu'il aurait une étoile pour signe et pour avant-coureur. « La prophétie du prophète de Moab, disent Bacuez et Vigouroux ¹, était loin d'être assez précise pour donner l'intelligence de la signification de l'astre apparu, il n'est pas même certain qu'elle y eut aucun rapport ». Il est donc manifeste que cette prophétie, alors même que les Mages l'auraient connue et comprise, ne pouvait leur suggérer l'idée, ni surtout leur donner la certitude que le futur Roi des Juifs, à qui ils allaient porter leur or, méritait aussi l'encens et les adorations réservés à la Divinité.

Il paraît certain, par conséquent, que l'hypothèse basée sur

¹ Manuel biblique, III, n° 135.

l'oracle de Balaam et sur les traditions sacerdotales, combinés ensemble, ne peut expliquer qu'une partie du récit évangélique, et qu'elle laisse dans le mystère la particularité la plus importante : la certitude chez les Mages *de la divinité* du roi nouveau-né.

*
* *

Nous voilà donc obligés de reconnaître comme vraie, et totalement vraie, *la troisième hypothèse*, c'est-à-dire d'affirmer que c'est Dieu lui-même qui manifesta intérieurement l'Enfant-Jésus aux Mages, et leur indiqua directement la véritable signification, ou mieux, le véritable but de l'apparition dont il les gratifia. *Dedit aspicientibus intellectum qui præstitit signum*, dit admirablement le pape saint Léon ¹. Sans cette manifestation divine, sans cette *épiphanie*, le récit évangélique serait incompréhensible.

C'est l'Esprit-Saint, dit saint Thomas, qui inspira les Mages. *Credendum est Magos à Spiritu sancto inspiratos* ². C'est Lui qui, tandis qu'il frappait leurs yeux du corps par l'éclat de l'étoile, faisait rayonner aux yeux de leur cœur la vérité. Ainsi parle saint Augustin. Dans ses paroles, on entend toute l'antiquité et tous les grands commentateurs. Car même ceux qui accordent ou à l'étoile, ou à la prophétie de Balaam, ou aux traditions relatives à l'attente du Messie, une influence sur l'esprit des Mages plus grande que celle que nous avons admise, sont unanimes pourtant à proclamer comme prépondérante la parole de Dieu et l'*illumination intérieure venant de lui*. *Cognoverunt potius ex instinctu et inspiratione divina*, dit Corneille de Lapierre.

*
* *

Ce miracle d'illumination qui transforma les Mages est aussi celui qui, dans la Gentilité dont ils furent les prémices, *n'a pas cessé* de se renouveler pour elle, afin de la conduire à Jésus-Christ. Sans ce miracle toujours continué que serait-elle devenue, et que deviendrions-nous nous-mêmes ? Ne faut-il pas toujours, pour faire de nous de vrais adorateurs, de vrais imitateurs des Mages convertis, que Dieu, comme dit Bossuet, « nous touche au-dedans par son inspiration, et que Jésus réalise en notre faveur cette parole : Nul ne vient à moi si mon Père ne l'attire ? »

¹ Saint Léon, *Serm. XXI in Epiph.*

² *Summa théol.*, III, 36, 8.

« Oui, continue le grand orateur, cette étoile des Mages brille toujours sur l'Eglise et sur nous ; et c'est à nous de la suivre. Je ne sais quoi vous luit au-dedans : vous êtes dans les ténèbres ou peut-être dans la corruption du monde : tournez-vous vers le Christ qui est *l'Orient des âmes*, où se lève, comme un bel astre, la vérité et la vertu : *allez, marchez, imitez les Mages*. Mais sachez que Dieu ne vous a pas laissés seuls pour faire la route. Allez à Jérusalem : recevez les lumières *de l'Eglise* : vous y trouverez les docteurs qui vous interpréteront les prophéties ; qui vous firent entendre les vrais desseins de Dieu : et vous marcherez sûrement sous cette conduite. Alors vous en viendrez à aimer la crèche de votre Sauveur, et LE PAIN qu'il vous a préparé à Bethléem ¹ ».

¹ Bossuet, *Elévations*, 2^e serm., 2^e élév.

Chanoine BEAUREDON.

L'EXÉGÈSE TRADITIONNELLE

ET

L'EXÉGÈSE CRITIQUE

(Suite.)

On a prétendu qu'elle est une lettre encyclique à tous les juifs de la dispersion. Nous pensons qu'elle ne l'est pas plus que les autres lettres de saint Paul. Toutes renferment des points de doctrine, qui intéressent toutes les églises ; elles renferment donc toutes un caractère universel. Malgré tout, elles sont principalement écrites pour les besoins particuliers des Eglises auxquelles elles sont adressées. Ainsi en est-il de la lettre aux Hébreux. Sa doctrine convient à tous les juifs, mais elle n'en est pas moins adressée spécialement à une église particulière. Car il lui promet sa visite : « Priez pour nous... afin que Dieu me rende plus tôt à vous... Sachez que notre frère Timothée est en liberté, et s'il vient bientôt, j'irai vous voir avec lui... Saluez de ma part tous ceux qui vous conduisent et tous les